Whoaw – Le Bazar et la théorie

Envoyé en mission dans cette contrée inconnue, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir qu'entre ici et là-bas, là-bas d'où je venais, le monde était différent, mais pas les Etres. Certes, ici on était plus petit, moins confortablement installés. Plus résistants, peut-être, plus vigoureux. On se levait à l'aube pour accomplir de terribles et rébarbatives besognes, on arpentait des chemins de vies sans véritables but, avec la résignation du réaliste et l'ambition du téméraire.

Oui, différente, à n'en pas douter, cette contrée qui m'était exotique en tous points. Ces paysages nuageux et ces horizons particuliers, ces constructions qui, pour moi, était si atypiques qu'elles m'en donnaient le tournis. J'éraie parfois involontairement dans ces dédales désorganisés, me perdant et me retrouvant sans cesse, pestant après l'absence de repères qui m'auraient étés familiers. Je m'extasiais devant un « rien », comme on me le disait souvent, et me désintéressais des plus fameuses attractions. Et puis je m'étais encré dans ce lieux. J'y avais posé mes valises et trouvé un lieux pour défaire mes paquetages. « L'auberge du vieil écusson » : c'était là, dans une petite chambre rudimentaire et fonctionnelle, que j'avais trouvé une armoire pour ranger mes vêtements, un lit pour dormir et une table garnie de bons repas. Un bureau pour écrire, c'était important (face à la fenêtre, bien sûr), et un petit coin de convivialité pour les soirées.

J'y avais bavardé avec deux ou trois traînards, plus intéressants que ne le laissait penser leur allure ; j'avais philosophé avec des imbéciles et plaisantés sans retenue ni tabous avec de nombreux individus fort sérieux et bien respectables. Je m'étais parfois embarqué, à tord mais sans surprise, dans quelques ébats enflammés avec des voyageuses dont je ne me souvenais que du décolleté. Je me suis lié d'amitiés, aussi, plus d'une fois. Mais seulement une pour de vrai, pour de bon, pour longtemps. Kerb et moi partagions des centres d'intérêts et nous nous accordions sur une même vision du monde. Sa femme et ses trois enfants m'avaient adopté et propulsé au rang d'« amis de la famille ». Je prenais la fonction de confident auprès du fils cadet, de médiateur improvisé et pas très doué lorsque des situations le réclamaient. Je me retrouvais même en charge des sauvetages du chat, dont la volonté d'aller se percher toujours plus haut désespérait Kerb, sujet au vertige. Tout cela avait un certain parfum de banalité. Kerb était ferronnier, certes ; et Lizzy, sa femme, faisait de la poterie et s'occupait des enfants, qui n'allaient pas à l'école. Mais là ou je pris conscience que partout, les être se ressemblaient, ce fut lors d'un soir d'hiver pluvieux…

« Ca, j'en serais bien étonné ! Lançais-je d'un ton condescendant.
- Alors tu pourrais peut-être vérifier. D'autant plus que tu m'as déjà répété ça 1000 fois. Chaque fois qu'on cherche quelque chose tu…
- 1000 fois ! On croit rêver ! Jamais de la vie « 1000 fois ».
- Ce n'est qu'une expression, tu es infernal ! »

Ce matin là, on avait perdue la Clé. « On », c'était Cara et moi, et bien que tout nous séparait, nous étions unis par de-là les choses, les idées, les temps et la géographie. Unis aussi dans cette mauvaise foie qui caractéristique les engueulades du quotidien. Alors que la journée s'annonçait déterminante pour le devenir de notre réalité, et que les enjeux étaient complexes et nous dépassaient tous deux de très loin, moi je m'étais levé du pieds gauche et elle était tracassées par des histoires de famille. Alors nous nous battions en parole comme des chiffonniers. La fameuse clé que nous cherchions n'en était pas une, physiquement, mais en avait la fonction. Un petit morceau de papier, plié en quatre, sur lequel j'avais griffonné à la vas-vite un code à 9 chiffres et lettres. 9 petites lettres que je connaissais par cœur, mais qui avaient tant d'importance qu'en aucun cas je ne pouvais me permettre de faire confiance à ma mémoire.

Malgré cette situation d'exception, malgré tout ce qui nous séparait, malgré l'incroyable écart qui existait entre ce monde et le mien, je vivais à cet instant, avec elle, une scène très banale qui aurait pu se dérouler n'importe ou. N'importe quand dans l'histoire, et aux quatre coins de l'univers. La Clé était bel et bien restée dans ma poche. Cara avait raison. En sentant la texture du papier sous mes doigts, je peinais à trouver une porte de sortie honorable…

« Mais oui, bien sûr ! lui rétorquais-je en gardant ma main et l'objet de la dispute dans ma poche. Tu as toujours raison et moi j'ai toujours tord, ajoutais-je sur le même ton. Et d'ailleurs je vais immédiatement te signer un certificat que l'on encadrera et qui trônera au dessus du lit, pour être bien certain de toujours m'en souvenir.
- Quel mesquinerie, ce n'est vraiment pas le moment de faire de l'ironie… m'assena-t-elle en me fusillant du regard.
Je m'approchai avec un demi sourire complice, tenant le petit papier du bout des doigts.
- Non, ma chère Cara. J'étais sérieux, et je le ferai ce certificat. Pas plus tard que ce soir. Pour me faire pardonner… Et tu sais quoi ? On l'accrochera plutôt face au lit, pour que chaque fois que je me réveille avec mon sale caractère des matins pluvieux, il me rappelle que tu es la femme la plus merveilleuse que j'ai jamais connue, et que… Oui, je l'admets… Je perds tout le temps tout et toi tu as une mémoire phénoménale… »

Nous nous embrassâmes quelques instants, pendant lesquels notre mission pourtant capitale semblait n'être plus qu'un détail sans importance.

« Nous n'avons pas de temps à perdre, me dit-elle en s'écartant de moi.
Elle me fit revenir à la difficile réalité de ma mission.
- Ce matin, nous sommes précipités par le temps. Mais ce soir nous aurons…
Cara me sembla soudainement s'assombrir. Elle saisit nos 2 sacs posés prêt de la porte, en guise de signal de départ.
- Qu'y a-t-il, lui demandais-je ?
- Rien, dépêche-toi. Qu'on en finisse avec ça.
Elle était manifestement nerveuse, et peut-être anxieuse à l'idée de terminer les derniers préparatifs à temps.
- Qu'est-ce que tu as, dis-moi ?
- Tu le sais très bien, répondit-elle comme on énonce une sentence. Aujourd'hui nous rapproche encore un peu plus du moment ou tu devras…
Ca phrase se perdit dans silence pesant.
- … du moment ou je devrai repartir, compétais-je. Mais nous le savons tous les deux depuis le début…
- Oui, mais moi je ne l'ai pas décidé. J'essaie de m'y résoudre mais je n'y arrive pas.
- Tu sais qu'il y a d'autre possibilité, et que si l'on…
- Aller, me coupa-t-elle d'un geste de la main. Inutile d'en reparler maintenant. »

Le trajet à pieds me sembla interminable. Il faisait froid, nous n'échangeâmes que quelques mots, et je gardais la Clé dans mon poing serré, bien au chaud dans ma poche pour ne pas risquer que le froid m'engourdisse les doigts à l'instant T. Cette fichu Clé qui allait bientôt sauver Cara, me sauver moi, sauver aussi son univers et le mien, et qui nous séparerait pour toujours. Peut-être que ma hiérarchie c'était trompée en m'envoyant ici, et que je n'étais pas obligé de faire ça. Et à quoi bon sauver quoi que ce soit si je perdais Cara ? Pour quoi, pour qui, m'apprêtais-je à la sacrifier, à me sacrifier moi ? Je perdrai aussi mon meilleur ami, Kerb. Et qui irait rechercher son idiot de chat dans un arbre ou sur un toit.

Nous étions déjà à la porte du petit bâtiment quand Cara me sorti de mes pensées.

« Tu es sûr que tu dois ?… »

Sa chevelure abondante et les quelques mèches blondes qui courraient sur sa nuque me firent fondre, comme chaque fois que je la regardais. Comme au premier regard : ce jour ou elle avait débarqué sans prévenir chez Kerb, chargée d'un sac de victuailles bien trop lourd pour elle. C'est ce jour-là, qu'elle avait débarqué dans ma vie. Ce jour-là, que j'aurais peut-être du m'abstenir de jouer les Casanova du dimanche. 2 ans c'étaient écoulés depuis mon arrivée. 2 ans à trimer chaque jour pour construire ce laboratoire secret. Je faisais des rapports journaliers et des comptes rendus hebdomadaires à l'intention de mes employeurs, et je vivais faussement dans un monde qui n'était pas le mien... Dans lequel je me gardais bien de révéler ma vrai identité et ma mission. Mais si je n'avais pas succombé à la douceur et à la simplicité de ce qui, pour moi, n'était qu'un lointain passé, j'avais succombé à cette apparition quasi mystique, cette véritable déesse grecque qui se prénommait Cara et qui s'était attachée à moi. Et puis, un jour, elle avait trouvé l'une des batterie de mon matériel high tech, que j'avais négligemment rangée dans un tiroir. Elle était tombé sur mes notes, un classeur entier rempli de notes manuscrites qui ne signifiaient rien pour elle, dans une langue qui n'existerait que des milliers d'années plus tard. Au vu des schémas et des formules mathématiques, elle m'avait supposé fou ; puis dangereux ; puis menteur… A partir de là, pour moi, ce n'était plus négociable : pour Cara, je ne pouvais plus mentir, et avec Kerb et Lizzy, plus question de garder ma fausse identité. Plus question de réciter en boucle toutes ses anecdotes apprises par cœur, que l'on avait inventées pour me créer une vie de fiction. Je révélais tout à Cara. Lui montrait mon laboratoire de fortune, longuement construit et équipé à la force de mes bras. Puis j'expliquais à Kerb ma mission, tout l'historique qui avait mené mes supérieurs à prendre cette décision. Cara fut soulagée, pour elle ce n'était pas une surprise incroyable, mais bien au contraire, une explication cohérente à ses interrogations. Kerb, lui, me mit à l'épreuve : il me défiait sans cesse de lui fournir des preuves, tentait de déceler des failles logiques. Il réagissait tel un scientifique scrupuleux. Jamais je ne lui aurais imaginé une pareil insistance dans le doute. Lizzy fut plus troublée. Elle m'ignora quelques mois, me traitant comme un inconnu, un intrus parmi les siens. Et puis un jour elle m'offrit une de ses créations, un bol gravé à mon prénom. Mon véritable prénom, suivi du sobriquet « le véritable ».

Je n'était dorénavant plus un agent isolé travaillant à couvert : nous étions devenus une équipe de choc. Ma hiérarchie s'étonnait de l'avancement de mes travaux, et bien sûr je ne pouvais leur parler des liens que j'avais noués ni de l'aide précieuse que m'apportaient ces êtres chers à mes yeux. Si j'avais détaillé à mon ancien formateur en électro-cosmologie des flux comment deux enfants en bas âge manipulaient des appareils si fragiles, on m'aurait immédiatement suspendu de mes fonctions. Mon retour dans le présent avait été programmé précisément, tenant compte du temps que nécessiterait toute l'opération. Bientôt, j'appuierai sur un bouton, tournerai 2 interrupteurs et pour la dernière fois, la toute dernière, j'entrerai la Clé. Mon code à 9 lettres. Et avec toute cette main-d'œuvre imprévue au programme, j'avais pu m'aménager des temps de répits. Des temps de vie dans ce monde, comme si j'y étais chez moi. Parmi les miens. Mais c'était un leurre, une illusion. Un jour, bientôt, je retournerai d'où je venais. Et j'aurais donné n'importe quoi rester parmi cette « peuplade primitive », comme les historiens l'appelaient. J'aurais donné tout mon confort moderne, tout mon monde, tout l'univers… pour rester là. Pour rester avec Cara. Passer ne serait-ce qu'un jour de plus avec Cara.

Sur le pas de cette petite porte qui ne payait pas de mine, une banale cabane en bois aux abords d'une forêt de feuillus, je la regardais en redoutant qu'elle termine sa phrase.

« Tu es sûr que tu dois ?… »

Elle s'apprêtait à me demander de ne pas terminer ma mission, pour ne pas être contraint de repartir vers mon époque. Mais, ce faisant, renoncer à la sauver ; ne pas tous nous sauver du grand péril que j'étais censé éviter. J'eus la vision de son corps sans vie dans un champs de ruine. Un monde sec, mort, vidé de toute vie. Vidé du meilleur de l'humanité. Kerb et sa famille, le vieux qui tenait l'Auberge du Vieil Écusson. Chacune des personnes que j'y avait croisé. Tous les techniciens qui avaient travaillés à mettre au point ma mission, les ingénieurs qui avaient programmés mon matériel. Leurs familles, à eux aussi, ainsi que la jeune actrice qui m'avait appris à observer et reproduire les comportements d'une autre civilisation. Le charpentier qui m'avait entraîné à construire des abris de fortune, puis formé à réaliser un petit laboratoire de haute sécurité à partir de matériaux rudimentaires. Tous ces gens, morts. Et Cara, elle aussi…

« On a du travail, et pas question de se mettre en retard, répondis-je d'un ton neutre. »

Non, je ne laisserais pas tout ça disparaître pour mon plaisir égoïste et dénué de bon sens. Je terminerai ma mission et repartirai dans mon propre monde. Et peut-être, sûrement, que Cara sera heureuse ici, et vivra sa vie comme elle y a droit. Chacun vivra sa vie, et moi j'aurai fait le travail auquel je m'étais engagé. Dans la minuscule cabane trônait une énorme souche d'arbre coupé, pleine de racines couvertes de terre séchée. Bien trop lourde pour être déplacée, et sans le moindre intérêt. Cette souche était un leurre, le travail de Kerb et Lizzy : Kerb l'avait coupée et évidée, et Lizzy lui avait donné son aspect poussiéreux et rebutant. Elle ne pesait guère plus qu'un morceau de branche séchée, et je la déplaçais chaque fois avec précaution, fière et précautionneux du travail de mes deux amis. Juste en dessous, une trappe s'ouvrait automatiquement et donnait accès à mon complexe sous-terrain. Je le nommais pompeusement mon « Complexe sous-terrain » avec une pointe de vantardise, mais il ne s'agissait en fait que d'une pièce de taille moyenne, de 4 mètres sur 5, bien suffisante pour abriter mon matériel. Les trois petits diables de Lizzy et Kerb n'avaient jamais cessé de me poser des questions. Pourquoi c'est là ? pourquoi tu fais ça ? comment ça marche ? à quoi ça sert ?… Je répondais autant que possible, mais prétextais souvent ne pas avoir le temps pour échappé aux interrogatoires. A la vérité, je n'étais rien de plus qu'un simple opérateur. Un technicien. Les appareils opéraient, mois je les déclenchais, veillais au bon déroulement, contrôlait les étapes et compulsait les résultats.

Depuis quelques temps, Cara m'assistait chaque matin. En fait elle ne m'assistait pas, elle me relayait. Nous travaillions de concert, elle avait appris les manipulations avec une aisance remarquable. Quelques milliers d'années plus tard elle aurait été bardée de diplômes et serait devenue une conférencière renommée. Lorsque je le lui faisais remarquer, elle me riait au nez et me rétorquait que ces histoires de « grands hôtels » et de « gloire » de pacotille, parmi des clowns cérémonieux, lui aurait vite donné la nausée. Cette matinée passa finalement dans la bonne humeur. Et il le fallait bien, car dans 3 jours, tout cela…

Le jour suivant je lui fis la surprise d'une lecture au coin du feu. Un musicien itinérant, qui avait séjourné à la taverne quelques mois plutôt, m'avait longuement détaillé le calendrier de ses futures destinations. Il devait s'arrêter ici à nouveau ces jours-ci, et je lui avais proposé une somme modique pour une petite prestation. Heureux de sortir de son répertoire habituel, il avait accepté d'emblée, et le vieux propriétaire de l'Auberge du Vieil Ecusson était toujours à l'affût de quelques clients supplémentaires avec un ver à la main. Une soirée lecture, donc, avec animation musicale. Kerb, comme à son habitude, mit de l'ambiance, et Cara avec des étoiles dans les yeux. La soirée se poursuivie tard dans la nuit, et le propriétaire, regrettant d'avoir accepté tant de remue-ménage, nous pria de bien vouloir cesser notre bazar ou de déguerpir dans la seconde. Quelques instant plus

tard, Lizzy, Kerb, Les trois enfants et Cara et moi étions assis dehors, à même le sol, sous un ciel sans nuage.

« Raconte encore ton histoire de grand canon !
- Ce n'est pas un canon, je te l'ai déjà dit, corrigea le plus grand des trois.
- Oui mais je veux l'entendre encore. »

Lizzy me fit signe que l'heure tardive n'avait de toutes façon plus d'importance pour coucher les enfants, et Kerb, enjoué, me lança :

« Vas-y, racontes nous le canon ! »

Je racontais alors une fois de plus, avec des mots simples et en y donnant un aspect fantasmagorique, le cataclysme planétaire qui se préparait. Et la manière dont, moi, j'allais sauver l'humanité d'une mort certaine.

« Cette histoire commence il y a longtemps, bien longtemps. Si longtemps que personne ne peut la connaître. Si longtemps que l'univers lui-même ne s'en souvient pas. Un... « Truc » étrange et puissant sorti de nulle part, puis tout apparu. En quelques millièmes de secondes, et bien moins que ça encore, chaque étoile que vous voyez là, prit ça place, guidée et dirigée par le Truc. Et ce Truc magique s'imprima sur tout, dans tout. Il s'imprima tellement profondément en chaque chose, qu'il existerait pour toujours. On le ressentit durant des milliers, des millions, des milliards d'années. Aujourd'hui, les plus vieux des plus vieux des gens que vous croisez, qui ont par le passé, connus les plus vieux des plus vieux, et bien ceux-là ont peut être un jour entendu dire que quelqu'un il y a longtemps, avait sentit le Truc.
- Mais tu disais qu'il était là pour toujours !
- Attends, tais-toi ! protesta l'un des frères.
- Mais le Truc, au fil du temps, diminuait, se dissipait, s'affaiblissait… Comme les cloches qui sonnent les heures : lorsque tu crois qu'elles ont fini de tinter, si tu écoute bien, elle teintent encore. Et encore, et encore. Et puis plus rien. Rien, mais si tu écoutes bien, vraiment bien, vraiment vraiment bien cette fois, tu peux encore les entendre teinter. Et notre histoire se poursuit bien, bien plus tard, et même plus tard que plus tard. Dans un monde incroyable que tu ne peux imaginer. Qu'ici personne ne pourrait imaginer. C'est la d'où je viens. Dans ce monde bizarre et insensé, des gens ne font que chercher. Ils cherchent ce qu'il ne savent pas encore qu'ils trouveront un jour.
- Il ne sont pas bizarre tes gens, ils sont fous.
-Oui, certains sont fous et intelligents. D'autre son juste intelligents. Et fous ! »

Les 3 enfants riaient de bon cœur.

« Raconte après !
- Ok, les gens qui cherchent : l'un des plus fous… je veux dire l'un des plus intelligents ! »

Un autre fou rire des enfant interrompit mon récit, à mon grand bonheur.

« L'un des plus intelligents, qui avait fabriqué les meilleurs appareils pour chercher, trouva… Un… Truc.
- C'était Le Truc ?
- Oui, et il n'en savait rien. Un Truc, qui fit « Whoaw! ». Comme ça, juste une seule petite fois : « Whoaw! ». Et puis… plus rien.
- Plus rien ?

- Non, rien. Voilà, c'est tout », répondis-je pour les faire protester. Ce qui se produisit bien vite, et je me fis un peu prier avant de poursuivre l'histoire.

« Mais un peu plus tard…. A nouveau… « Whoaw! » Et encore plus tard, « Whoaw! ». Alors tous les chercheurs étaient aux abois.
-C'est un écho, dit l'un !
-Un écho de quoi, lui demanda l'autre.
-Non, un résidu d'un truc, déclara un troisième.
Le second repris :
-le résidu d'un écho !
Un quatrième s'en mêla :
-un écho du résidu de l'écho d'un truc !
-Et ainsi de suite. Ils se battirent ainsi jusqu'au matin, lorsque l'un deux, silencieux jusque là, se leva et déclara, avec solennité et conviction : « Non, vous vous trompez tous. Ce bruit était un…. Whoaw. Toute l'assistance, subjuguée par tant de sagesse, applaudit à tout rompre. »
- Il sont tous bêtes tes intelligents, commenta le plus petit des frères.
- En tous cas, ils étaient loin de savoir à quoi s'attendre. Quand le Truc, le whoaw, se manifesta plus fort, et plus souvent, ça ne rigolait plus du tout. Mais vraiment plus du tout. A tel point, que celui qui avait baptisé le Truc, qui était le plus malin et le plus respecté de tous, décida de faire une grande déclaration au monde entier. Il se plaça bien en hauteur, en pleine lumière et se teint bien droit. Il s'éclaircit la gorge et pris un air sur de lui, et alors que tout le monde le regardait et était pendu à ses lèvres, il dit :
- On est fichus. Tous. On est tous fichus. Voilà, c'est tout.
- Mais c'était vraiment lui le plus bête, il disait n'importe quoi !
- Oui, et c'est pour ça qu'on le remercia en lui donnant une espèce de médaille. Il était si content qu'on ne l'a plus jamais entendu. »

Les enfants rirent de nouveau a gorge déployée. Et Kerb en profita :

« Toi, on ne te l'a pas donnée ta médaille, hein ! C'est pour ça qu'a chaque fois ton histoire est encore plus longue ! »

De fait, jamais je n'avais raconté cela aux enfants avec autant de circonvolutions. Mais cette nuit là serait la toute dernière fois, alors je faisais durer.

« Il avait raison, le médaillé ! En fait tout était fini. Il n'y avait rien a y faire. Mais d'autres ne voulaient pas s'y résoudre, alors ils cherchèrent à comprendre. Ils comprirent que le whoaw venait de loin, loin dans l'espace et dans le temps. Qu'il venait d'avant, et même encore avant. Et comme on n'y pouvait plus rien maintenant, il fallait bel et bien y faire quelque chose... avant. Tous se grattèrent la tête, certain cherchaient comment revenir en arrière, d'autres cherchait à quand revenir, et d'autres encore cherchaient comment empêcher le Whoaw. Et ils trouvèrent ! On inventa une grande coupole brillante, qui envoyait des choses très loin. On inventa une chose particulière, qui pourrait heurter le Whoaw et le pulvériser en mille tous petit Trucs inoffensifs. Et puis on inventa un engin qui déplacerait tout ça dans le temps. Pour emmener tout ça, longtemps avant. Il fallait envoyer quelqu'un pour s'en occuper, alors on décida de chercher la personne qui… »

Kerb m'interrompit :

« Le plus imbécile des imbéciles !
- Oui, lui répondis-je… Ils ont trouvé le parfait imbécile.

- Ce n'est pas vrai les enfants », protesta Lizzy, n'écoutez pas votre père !

« Et voila votre serviteur, envoyé avec tout son barda, qui débarque ici et commence a creuser. Il creuse un endroit pour installer sa coupole brillante, qui empêchera le Truc. Et puis il installe, il branche, il raccorde, il programme et il paramètre.
- Ca, c'est quand tu touches a tous les machins dans ton complexe sous terrain ?
- Oui, répondis-je », heureux d'entre quelqu'un me parler de mon « Complexe sous-terrain ». Ce n'était qu'un enfant, mais ça comptait quand même ! Ca faisait du bien à mon égo…
- Et bientôt, tout sera près. La coupole, le machin, le moment précis. Je mettrai une Clé pour le déclencher, et puis… tout sera sauvé. »

Cara se rapprocha de moi et posa ça tête contre mon épaule, passant ses bras autour de moi.
« Et personne d'autre que nous ne le saura jamais, les enfants. Vous vous rendez-compte ! C'est le plus incroyable et important des secrets qui puisse exister, et vous trois, vous le connaissez. »

Elle avait une voix détendue mais faussement enjouée. Je sentais que ses émotions la submergeait et qu'elle étaient sur le point de la faire éclater en sanglots. La soirée avait été longue, et il était bien temps de la terminer, pour tout le monde. Au moment de se dire au revoir, nous prenions tous conscience que c'était la dernière fois que nous passions ce genre de moment ensemble. Kerb eut d'abord l'air d'oublier de me dire au revoir, puis revint sur ses pas comme un dératé, et m'assena une grande tape dans le dos ; puis une autre sur l'épaule. Si forte que je cru qu'il me l'avait déboîtée. Lizzy avait pour habitude de m'embrasser, et ce soir là elle resta pendue à mon coup durant une éternité. Elle semblait s'être figée ainsi et n'avoir aucunement l'intention de me lâcher. Je sentais les larmes me monter aux yeux. Mais les laisser sortir n'aurait rien arrangé.

Dans la chambre de l'auberge, une fois les lumière éteinte et dans un silence absolu, ni Cara ni moi n'osions bouger ni se parler. Elle se glissa sur moi et nous fîmes l'amour passionnément.
Sur le petit matin, dans un demi sommeil, ou plus exactement une demi conscience, une phrase de Cara me trottait dans la tête. Une chose anodine qu'elle avait dite la veille au soir : « *personne d'autre ne le saura* ». Pourquoi cette phrase me tournait-elle dans la tête ? J'essayais de me rendormir car il était trop tôt pour se lever, mais en vint. « *personne d'autre ne le saura* ». Quelques heures plus tard, les premiers rayons du soleil envahirent la pièce. Je ne m'était pas rendormi.
Cara s'étira en s'éveillant.

« Tu en fait une tête ! Me dit-elle en me regardant.
-Hmm.
- Ca va aller. Je te jure que tout va bien aller, tu verras. Essaya t-elle de me rassurer.
-Oui, tu as raison, ça ira. »

Mais je lui mentais. Je pensais au contraire que ça n'irait pas. Que ça n'irait vraiment pas. Et que tous ça, je l'avais fait pour rien. Que j'entre cette clé ou non, le monde ne serait pas sauvé. Et quoi que je fasse, cette vision de désolation que j'avais eu quelques jours avant, le corps de Cara sans vie, le monde sans âme et sans couleurs, le monde sans monde, c'était bien ça qui allait arriver. Car il n'y avait jamais eu la moindre clé ni la moindre solution. J'étais transit de terreur, a peine capable d'articuler un mot. Pourtant, il faudrait bien que j'aille jusqu'au bout. Que je ne laisse rien paraître, et que je termine ma mission. Avant que plus rien n'existe jamais.

Il était un peu plus de 17h, et c'était demain le grand jour. Une petite vingtaine de toutes petites heures avant le grand éventement. Avant la fin de tout. Kerb était affairé à ses ferronneries, et je trompais mon appréhension en lui prêtant main forte. Il décréta que sa journée de labeur

prenait fin. Il étouffa le brasier de sa forge et nous rangeâmes consciencieusement ses outils, comme à l'habitude. Sans prévenir, il me prit des mains la paire de tenailles que je nettoyais et la posa sur son établi. Puis il s'assit sur ce dernier, et m'observa attentivement.

« Es-tu sûr de toi ?
- Que veux-tu dire ? Lui demandais-je.
- Es-tu sûr que ça va marcher ?
Avait-il déceler quelque chose dans mon attitude, qui trahissait mes doutes…
- Mais oui, bien sûr, acquiessais-je d'un ton faussement détaché.
- Ok ! Lança-t-il en descendant de l'établi et en me remettant les tenailles entre les mains.
- Elles sont un peu lâches depuis plusieurs jours, tu pourras aussi resserrer cet écrou. »

J'étais incapable de me concentrer sur le nettoyage et le rangement de l'atelier, Kerb m'avait ouvert une porte que je ne parvenais pas à refermer… J'étais convaincu qu'il avait senti mon désespoir et voulu me donner l'occasion de lui en parler. C'était comme si la vrai réponse à sa question allait me brûler les lèvres tant que je ne l'aurai pas formulée. J'allais prendre l'air à l'extérieur du bâtiment, humer la fraîcheur du soir pour calmer mes pensées. Mais en repassant la porte, je m'arrêtait dans l'embrasure et lui dit malgré moi :

« Non, je ne suis pas sûr.
Il s'essuya les mains avec un vieux chiffon qu'il balança dans grand panier métallique.
-Pas sûr comment ?
- Pas sûr du tout.
C'était pesant, j'avais décidé de ne rien dire à personne, et me laissait aller à répondre à toutes ses questions.
- Expliques-moi. »
Je regardais derrière moi, puis aux alentours, pour vérifier que personne n'entendrais notre conversation. Surtout pas Lizzy et les enfants.
- Personne ne le saura jamais. Le voilà, le problème.
- Nous ferais-tu une poussée d'aigreur ? Tu t'inquiètes d'un manque de reconnaissance ?
-Non. Personne ne le saura jamais car ça va bel et bien marcher. Alors personne ne détectera jamais le Whoaw à l'époque d'où je viens. Et on ne m'enverra jamais ici, à ton époque, pour éviter la catastrophe...
-Et qu'est ce que ça signifie ? Tu peux sauver le monde ou non ?
-Non, en aucun cas. Si je déclenche le mécanisme de la coupole, j'annule la menace, et j'annule sa solution.
- Mais tout cela tourne en rond, ça n'a aucun sens !
- Oh, que si ! cela à bien du sens et une logique implacable : la coupole ne fonctionnera pas, car si elle pouvait fonctionner elle n'aurait jamais exister car jamais personne n'aurait eu besoin de l'inventer. Quoi que je fasse, le temps et l'espace disparaîtront. Et nous avec, et tout le reste. »

Kerb n'avait aucune compréhension ni connaissance de la physique modernes, de la théorie de la relativités ou de physique quantique. Il avait, en revanche, une logique implacable. Un quart d'heure plus tard, il n'avait rien compris à mon charabia, mais pourtant tout compris sur mes doutes. Il croisa les bras et fronça les sourcils avec perplexité.

« Ce que tu essaies de me dire, c'est que si c'est fichu, alors c'est fichu ; et si c'est gagné, alors c'est fichu.
Puis il se campa fermement sur ses deux jambes, comme s'il s'apprêtait à agir.
- Alors ? Demanda-t-il.

- Quoi ?... que veux tu que…
- Ca, c'est à toi de le savoir. Si tu veux de la ferronnerie ou une paire de bras solides, c'est mon domaine. Mettre une bonne ambiance dans une assemblée en faisant le pitre, c'est aussi mon rayon. Pour les histoires de cataclysme c'est toi l'expert, et ça veut dire que tu as jusqu'à demain pour trouver la solution.
- Expert ? Mais je suis technicien… juste un technicien…
- Très bien, alors tu as jusqu'à demain midi pour te transformer en expert et nous trouver une solution. »

Sa réponse me plongea dans un sentiment de désarroi infini. « Mais je ne suis pas un expert ! » Avais-je envie de lui crier.

Ce soir là, le sommeil me fit défaut. Que décider ?… Que faire ? Je me relevais, et un quart plus tard, toutes mes données archivées étaient étalées sur la table, mon mini ordinateur allumé, et plus de formules et d'équations d'en la tête que je n'en avais jamais eu. Les heures défilaient, le soleil c'était couché et la lune avait déjà parcouru un bon tiers de la voûte céleste, que je continuais à calculer, poser de hypothèses, élaborer des protocoles. Tout cela comme un robot calculateur, l'essentiel de mon esprit ne pouvait se détacher de l'image d'une nuit sans fin et sans plus la moindre lueur nulle part. Une nuit qui sonnerait le dernier glas de cet univers, que l'ont avait cru infini et éternel. Mes recherches nocturnes avaient été vaines. La technologie mise en œuvre pour élaborer la coupole, et les concepts scientifiques dont-elle relevait, me dépassaient, moi, mais pas que : tout cela n'était que conjectures trop théoriques pour être adaptée à la complexité du réel. Je ne pouvais espérer tirer quoi que ce fut d'un quelconque raisonnement, et voyant l'aube inonder le ciel et les collines environnante de sa douce et chaude lumière de printemps, je ressenti comme une sorte de plénitude étrange, un apaisement singulier.

Alors que, tassé sur ma petite chaise, je m'assoupissais, mon bras renversa la pile d'archive posée près de moi, triée, rangées méticuleusement et organisée avec complexité. Les lourds classeurs métallique, heurtant le sol, produire un vacarme épouvantable. Répandent mes archives sur le parquet, déclenchant l'envol d'une nuée d'oiseaux habituellement paisible sur le petit matin, l'aboiement du chien du tavernier… Puis un second chien au loin. En même temps que de me tirer de ma torpeur. C'était ça ! Je l'avais ma solution ! C'était si évident, simple et limpide ! Pourquoi m'étais-je embarqué dans tant de complexité alors que la solution ne faisait pas le moindre doute. Pas le moindre. Je contemplais quelques instants l'œuvre de mon épuisement et de ma maladresse, des dizaines de feuillets manuscrits éparpillés sur le vieux parquet. Dans un désordre absolu, un patchwork de parcelles de vérités, de raisonnements et logique, mais sans plus aucun fil directeur ni aucune finalité.

Elle se trouva là, la réponse à l'énigme de la survie de l'univers.

Arrivés à mon « complexe sous-terrain », Kerb et sa famille étaient là. Il avait dégagé la souche d'arbre factice et ouvert la trappe d'accès. C'était comme s'ils étaient tous sur le pied de guerre, prêts à en découdre avec l'univers. J'allumais le compte à rebours . Il régnait dans la petite pièce souterraine un silence glaçant. Lorsque le compteur passa de 2'00'' à 1'59'', je regardais Clara et lâchais sa main pour m'approcher de la console, puis sortie le code de ma poche. Ces 6 chiffres et lettres devaient donner, avec une précision si fine que c'en est difficile à imaginer, tous les paramètre nécessaires à l'émission du contre-signal. C'était la grande théorie mondialement admise et validé.

1’28’’. 0’45’’. 0’22’’. J’inspirais profondément et me plaçait devant la console, mon papier en main. 0’15’’. 0’06’’. 0’05’’.Je déchirais le morceau de papier, ma précieuse Clé. Puis je me retournais vers mes 3 comparses. Cara m’invectiva :
- Mais qu’as tu fais ?

Bien campé devant ma console, je les fusillais du regard pour m’assurer qu’aucun d’eux n’aurait l’idée de venir taper le code à ma place.

0’00’’. Sans regarder ma main sur le clavier, je pressais 6 touches au hasard. J’étais terrifié mais sûr de moi : on craignait tant la fin de l’univers que l’on c’était mis à théoriser à l’extrême, à théoriser sur des théories. A systématiser, schématiser, réduire et organiser l’inclassable. Le grand bazar inclassable de l’univers, que l’on avait cru pouvoir contraindre à nos modèles de pensées. La solution, je l’avais trouvée dans le bazar de mes documents tombé au sol. Dans la hasard de se bazar, ce fabuleux bazar insondable. Le hasard de mes doigts pressant 6 touches sans les regarder.
Je restais silencieux, priant je ne sais quel Dieu, peut-être aucun ou tous à la fois, de ne pas m’être trompé.

+0’01’’. +0’03’’ Mon compte à rebours affichaient des secondes en chiffres rouges vifs. Terrorisant et paralysant.

- Attendons, dis-je en venant prendre Cara par les épaules. Lizzie avait récupéré les 3 enfants qui c’étaient tus, et regardait Kerb intensément. »

+0’14’’. Rien. Rien ne se passait. Je retenais mon souffle. Un bruit sec et puissant nous fit tous sursauter. Cara agrippa mon bras et Kerb sembla prendre comme une position de « paravent » face à Lizzie et leurs progéniture. Le Bruit venait de la console principale, qui c’était désenclenchée. Nous étions soudain dans le noir total.

« J’ai peur, murmura Lizzie. Kerb, j’ai peur… »

Un petit point rouge clignota près de l’une des consoles. Le premier témoin du fait que nous existions encore... Je me précipitais pour gravir l’échelle jusqu’à la trappe, que j’ouvrais avec fracas. La lumière du soleil, pourtant atténuée par la cabane au dessus, inonda la pièce. Nous entendîmes un bruit de frottements, de craquements.

« Ce sont des sangliers, s’esclaffa Kerb ! Nous avons laissé la cabane ouverte et ils fouillent nos affaires. Filez, sales bêtes, siffla-t-il en frappant le bord de la trappe de son poing fermé. »

Les appareils et leur alimentation en énergie avaient tout simplement cessé de fonctionner. Les écrans c’étaient éteints, la lumière aussi.

« Alors, c’est… Commença Lizzie.
- Oui, c’est fait. Répondis-je.
-Et tu es toujours là. Et le monde aussi. Ajouta Cara en m’observant.
- Oui. Et tant que l’univers ne nous fait pas de nouveau caprice, je suis là et j’y reste.
- Bon, intervint Kerb, l’aubergiste m’a confié qu’il aimerait bien récupéré la chambre que tu monopolise depuis tout ce temps. Alors étant donné les derniers rebondissement il va falloir que l’on se mette au boulot. Nous devrons finir ton toit de chaume avant l’été, et les mur de terre devrons être secs avant les premières pluies. »